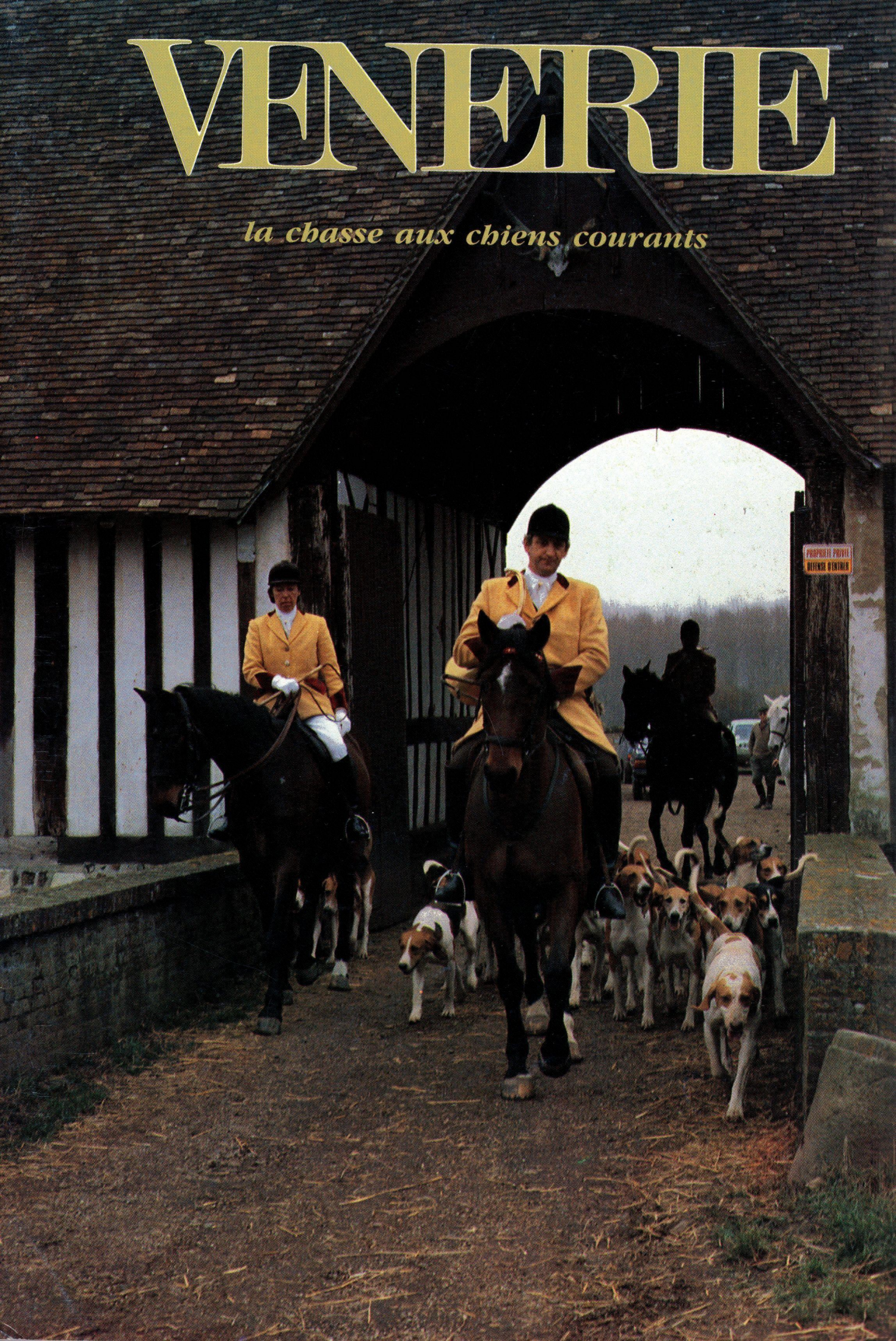


VENERIE

la chasse aux chiens courants





Présentation à Foëcy, juin 1987.

(Photo : J. Chédot O.V.)

L'ÉQUIPAGE DE LA PETITE MEUTE

Ma rencontre avec l'Équipage de la Petite Meute

Ni où, ni dans quelle circonstance, je fis connaissance avec l'équipage « La Petite Meute », je ne saurais m'en souvenir. Cela fait partie des rencontres que l'on fait et qui attachent les êtres d'un lien d'amitié. Ces liens vous laissent l'impression qu'on se connaît depuis toujours.

Quoi qu'il en soit, je me souviens d'avoir été convié par Christian Sallé pour chasser un lièvre ensemble à Serruelles, près de Levet dans le Cher.

Le compte rendu de cette chasse s'est aussi évaporé tout comme le lièvre que nous chassions ce jour-là. Une chose était certaine : le contact était réel et je rentrai chez moi avec une tête toute bouillonnante de lucidité.

Quelques jours plus tard, je rencontrai des amis chez lesquels nous devions découpler. Leur fai-

sant alors part de ma rencontre précédente, je ne pus que faire l'éloge « des Sallé ». Un équipage de lièvre de création récente qui chasse ! C'est rare... « Ils ont tout compris », leur dis-je. Un lot de chiens parfaitement en main, point de bavardages inutiles, des gars qui encadrent parfaitement la chasse et contrôlent la situation. J'en étais même angoissé par la pensée que chez nous, discipline et ordre étaient loin de s'exercer avec tant de rigueur. Chez eux, tout semblait si naturel et décontracté que j'aurais pu comparer le tableau à un cheval de dressage mis avec grande légèreté.

Date était prise pour les faire chasser à Faye, chez le comte Benoist d'Azy, dans la Nièvre. Cette chasse se déroula sans bavure, sur un territoire vif en chevreuils et malheureusement n'eut pas de conclusion méritée. Sans doute les chiens manquant de métier, n'ont pas su retrouver

la voie de leur lièvre bien malmené, mais aussi bousculés par l'horaire (car nous chassions nous-mêmes l'après-midi). La rentrée au chenil fut trop hâtive.

Depuis, nos rencontres sont fréquentes pour chasser ensemble, et bien qu'ayant des chiens dissemblables, l'accord de nos violons n'est pas disgracieux.

Les chiens de « La Petite Meute » sont de vrais athlètes, très bien construits, un peu grands à mon goût, mais chassant en vrais chiens d'ordre avec dépêchement et sagesse exemplaire. Je ne peux que vanter les qualités de chiens comme Sonate, Speaker ou Urgo qui à eux trois, prendraient. Certains sont peut-être un peu « courts de nez » mais l'application dans leur travail et leur ralliant en font un ensemble efficace, sous le fouet et l'œil vigilant des patrons et « complices », pour ne pas dire « boutons ».

Souvent, je me demande com-

ment ils font pour nous supporter avec nos briquets (petits anglos) pardon ! qui ne sont pas toujours très sages. Enfin, quand chiens et hommes chassent avec la même conviction et la même complicité, que veut-on de mieux !

Il m'est agréable par ces quelques lignes de féliciter ce bel ensemble qu'est « La Petite Meute ». Un exemple dans la vénerie actuelle ! Merci aussi à ce bel équipage, je serais tenté de dire à cette bonne équipe, de nous permettre de savourer les délices de la belle vénerie. Merci aussi à vous, Christian et Dominique.

Bravo ! vous avez réglé une bonne mécanique !

Emmanuel Frachon
Maître d'Équipage
du Rallye Sans le Sou



Départ du rendez-vous à la ferme du « Béchignol ». Le maître d'équipage et ses chiens.

(Photo : S. Levoye)

« Le Petite Meute »

1980 — Nous abordons la deuxième saison de chasse qui fait suite aux adjudications bien tourmentées des forêts domaniales de notre région. C'est en suivant une chasse en forêt de Vierzon avec Philippe de Kervénoaël que, traitant à vélo sur une allée de « Grand Mont », je lui fais part de la création de notre équipage ; sans l'ombre d'une hésitation, mon compagnon est partant pour cette aventure. Nous nous retrouvons alors trois ou quatre bien décidés à nous engager dans la voie de cette vénerie réputée difficile. Certains, découragés, abandonnent rapidement, tandis que d'autres nous rejoignent. Le travail est laborieux au cours des deux premières saisons : structurer l'équipage, trouver des territoires, aménager le chenil... Par chance, notre élevage porte ses fruits. Dès la troisième année, nous commençons à prendre régulièrement.

Ayant tous suivi auparavant des équipages de cerf et des vau-trails, il nous faut complètement modifier notre technique de chasse. C'est alors que nous nous apercevons rapidement que celle du lièvre doit se pratiquer dans le calme, en parfaite complicité avec les chiens et, si l'on veut obtenir des résultats, écarter tout ce qui peut les distraire. Ainsi nous est-il donné de les juger, de les voir progresser et d'élever les produits des meilleurs d'entre eux. Nous prenons pour habitude de chasser dans l'ordre par la voie, décrochant le moins souvent possible

en essayant de faire des chasses cohérentes du rapproché à la prise.

Différentes de celles rencontrées avec le cerf ou le sanglier, les difficultés de la chasse au lièvre sont nombreuses, comparables à celles posées par le chevreuil ; elles sont accrues par la petitesse de l'animal, la quasi-impossibilité de le juger au lancé et l'absence de volce-l'est par mauvais revoir ; elles sont cependant amoindries par les parcours plus courts, l'endurance plus faible de l'animal et surtout du fait que, volontairement, le lièvre ne tape pas au change.

Par mauvaise voie, un lot de chiens bien en curée peut forcer un lièvre ; c'est difficile mais cela reste possible si les chiens échauffent suffisamment leur animal, prennent confiance et s'accrochent à la voie. Les boutons qui encadrent la chasse se doivent plus que jamais de donner de bons renseignements pour sortir l'animal de son train. On ne chasse pas à courre tout seul. Quand on est comme nous, à pied, et que le lot de chiens tourne, la grande difficulté, même par bonne voie, reste de connaître précisément l'endroit d'un défaut et d'observer le comportement des chiens à ce moment-là. Le rôle des boutons — il n'est pas utile qu'ils soient nombreux, trois ou quatre suffisent — est de connaître les chiens, d'observer les différentes phases de la chasse, de contrôler le change, de fournir des renseignements précis et surtout de garder le moral. C'est ainsi qu'il nous arrive de pratiquer de belles chasses en forlonger et de conclure. Il faut toujours y croire ! Lorsque toutes ces

conditions sont réunies, par très bonne voie, peu de lièvres résistent plus d'une heure, une heure un quart, tant en plaine qu'en forêt.

Nous découplons de préférence en forêt et évitons les attaques en grande plaine où la chasse se transforme en course à l'échalote sans grand intérêt. Un équipage de lièvre doit savoir chasser dans les grands animaux. Il faut, pour ce faire, créancer les chiens, et l'efficacité des boutons est, là encore, liée à des impératifs : arrêter rapidement, corriger fermement les chiens. Cette rigueur permet à l'équipage de progresser dans la difficulté, car si certains chiens réussissent à chasser une biche pendant deux heures, ne faut-il pas alors commencer par réformer les boutons ?

1987 — En quelques années, nous avons surmonté bon nombre de difficultés, tout n'est pas parfait mais l'essentiel est que les chiens soient devenus réellement amoureux de la voie du lièvre et nous, amoureux du spectacle qu'ils nous offrent durant des chasses comme celle-ci :

« Les chiens rapprochent sous futaille. La présence de grands animaux les gêne. Certains se taisent par crainte de commettre quelques bêtises qui leur valent chaque fois de sévères réprimandes. Les plus sages montrent l'exemple, passant, dégoûtés, parmi cerfs, biches ou chevreuils. Soudain, la plupart d'entre eux s'élancent, deux chiens, des bons, restent près de moi, silencieux et sages. Méfiance ! De fait, un renard m'est signalé sur l'allée de



Hallali sonné par Dominique Sallé dit « La Forêt ».

(Photo : S. Levoye)

bordure. Sagement ! Sagement ! Ah ! Les canailles ! Toujours un peu brigands sur le goupil ! Mais leurs récris différents ne m'ont pas longtemps trompé. Nous rapprochons de nouveau notre animal de chasse. Ce dernier ne doit pas être remis bien loin : les chiens tournent en rond, battent l'air de leur fouet, s'agitent. « Ça sent bon ! » « Taïaut ! » le lièvre bondit. Les gorges pointues éclatent, et débute un concert où les résonances dans le medium se mêlent harmonieusement aux graves, dominés par les notes aiguës qui déchirent le vent. Le premier balancé ne se fait pas attendre, les chiens se taisent, cherchent, retrouvent la voie et, de nouveau, la musique retentit sous bois. Ils chassent avec ardeur quand un défaut un peu plus long survient. Ils n'ont pas encore assez leur animal dans le nez et cette cassure risque d'être délicate, voire fatale. Non, aujourd'hui tout va bien. Ils retrouvent la voie en arrière, trois coups d'une grosse pibole confirment le retour de notre animal à son lancer. Les chiens chargent et débûchent dans une grande pièce de maïs où ils retombent en défaut. Il n'y a point de portée au sol ! L'animal ruse entre les rangs de maïs. Les chiens le relancent plusieurs fois mais tombent vite en bout de voie. Nous tournons

ainsi en rond plus d'une demi-heure. Les chiens commencent à se lasser quand une vue à la trompe est sonnée de l'autre côté du maïs. C'est bon ! Je m'y porte rapidement et nous entrons dans des fenasses où il est bien ardu pour les chiens d'empaumer la voie. Notre lièvre rembûche, suit un grand fossé et se rase. La voie se réchauffe. Relancé, l'animal redébûche. Je crains un retour au maïs. Non ! ça lui chauffe au poil et il se décide enfin à prendre un parti : décrivant une grande boucle, il traverse un boqueteau puis un gros labour d'automne, longe un chemin de terre et rentre de nouveau en forêt par une pointe bordée de chaume. Les chiens ne le lâchent pas. J'ai du mal à ne pas me laisser distancer, mes bottes épaissies et lourdes d'une terre grasse et collante me retiennent sur place, je coupe au plus court ; là, ce sont les ronces et les épines noires qui me tendent leurs griffes. Les chiens redoublent de vitesse. « La Forêt », mon frère Dominique, me sonne le passage de route. Très bonne indication qui me fait rejoindre rapidement le goudron. Je vois notre lièvre, fatigué, y doubler sa voie sur cent mètres puis rentrer dans son enceinte d'attaque. Les chiens n'ont que deux minutes de retard. « Sonate » le marque bien sur la route,

et déjà « Speaker » retrouve la défilade, les autres rallient très vite, traversent à vive allure l'enceinte mais tombent en défaut sur l'allée verte. Ils cherchent, s'appliquent, retournent toutes les touffes d'herbe. « La Forêt » et moi, à dix mètres l'un de l'autre, ne bougeons plus. Soudain « Utika » se récrie devant moi, un éclair jaillit, tous les chiens bondissent et coiffent notre animal en vingt mètres. Je les rejoins bien vite. L'un d'entre eux, une patte sur le lièvre, grogne, empêchant ainsi les autres de s'approcher. Il garde jalousement sa prise dont je me saisis pour l'ouvrir et donner à tous les tripes bien méritées. Épuisés par cette chasse d'une heure et demie, mais très heureux, chiens et veneurs regagnent le rendez-vous. Le pied avant droit de notre lièvre est levé puis tressé pour les honneurs, tandis que le reste est découpé en morceaux qui, mélangés à du pain, sont rassemblés et recouverts de la nappe. Les boutons, petite tenue de velours noir, gilet rouge, cravate de vénerie, sonnent la curée. » Sur quarante chiens au chenil, élevage compris, nous en découplons vingt à vingt-cinq par chasse, de l'ouverture à la fermeture, les mercredis et les dimanches. Nous avons sonné notre centième hallali la saison dernière (ne sont

comptés que les animaux forcés). Gobés, pris au lancé ou en cinquante mètres, ils sont donnés sur place aux chiens. Ces résultats, satisfaisants, sont loin cependant d'être des exploits en regard de ceux des équipages d'antan qui forçaient soixante-dix à quatre-vingts fois par saison, pour ne compter que les animaux pris en plus de trente minutes de chasse. On apprécie les progrès d'un lot de chiens sur un même territoire de chasse où les animaux sont présumés de qualité semblable. Plus les lièvres sont chassés, plus ils deviennent difficiles à prendre. Sur notre territoire, les premières années, nous faisions des chasses de trois et quatre heures sans conclure. Par bonne voie, nous prenions difficilement en moins de deux heures et demie et ces lièvres n'étaient certainement pas des marioles ! Depuis quatre ans, les mauvais lièvres ne tiennent pas plus de trente minutes, et les bons, une heure et demie sur des parcours de douze à quinze kilomètres.

La vénerie du lièvre est une forme de vénerie à part entière. La tenue de l'équipage, son respect des traditions, doivent aller de pair avec une meute créancée, en état et sous le fouet, un chenil correct, un territoire de base suffisamment grand où droit de suite et relations courtoises avec les riverains sont de mise. Sans cette rigueur, les résultats s'en ressentent et les invitations se raréfient. Certains équipages ne doivent pas s'en étonner ! On ne chasse pas à courre en dilettante. Quelles que soient les circonstances, il est intolérable qu'un veneur convaincu tire sur un animal courable où se serve de ses chiens pour cette forme de chasse. Il ne faut pas tout mélanger ! Rappelons que la vénerie est l'art de forcer un animal sauvage avec des chiens courants sans l'aide d'une arme à feu. Cependant, bien des chasseurs à tir, accompagnés de chiens courants, sont proches des veneurs, quand, ayant pour toute arme une pibole et un fouet, ils prient Saint-Hubert que leur animal ne soit pas fusillé trop tôt. Qu'attendent-ils pour faire le pas ? Certains y sont prêts, n'est-ce pas à nous, veneurs, de les y aider ?

Aujourd'hui, chasseurs et veneurs doivent respecter les animaux sauvages, gérer leur cheptel et faire en sorte que leurs territoires ne deviennent pas désertiques. Si les plans de chasse ont favorisé



Les Honneurs à Mme Jacques Pellerin.

(Photo : S. Levoye)

le repeuplement des grands animaux, ne serait-il pas souhaitable qu'il en aille de même pour le petit gibier, avant qu'il ne soit trop tard et qu'il n'y ait plus à chasser que du gibier de boîte ?

Nous restons optimistes, le monde cynégétique prend conscience de ces problèmes. Notre enthousiasme ne tarit pas et nous souhaitons progresser encore en conservant une chasse où la qualité de la vénerie n'a d'égale que les joies qu'elle procure.

Permettez-moi, pour conclure, de remercier ici tous les amis de l'équipage qui nous ont aidés depuis nos débuts et que nous sollicitons encore fréquemment, ainsi que tous les propriétaires et locataires de chasses qui ont la gentillesse de nous offrir leur territoire.

Christian Sallé,
Maître de l'Équipage
La Petite Meute

Ma première chasse

Seulement le bruit des gouttes de pluie tombant des branches noires et nues de la forêt, et les craquements du bois mort sous nos pas. « Ils sont par là », dit-elle en désignant je ne sais qui, je ne sais quoi, sur notre droite. Comme j'ignore tout de la chasse à courre, je marche dans ses pas sans bien savoir ce qui doit se passer. Peu à peu, des sons parviennent à nous, étranges, sauvages. Ils approchent. J'entends des aboiements en grand nombre mêlés à une sorte de plainte humaine qu'on adresserait à des dieux dont

je ne sais rien. Aho ! Aho ! Au coûte ! Au coûte ! Appels poignants qui habitent la forêt comme s'ils montaient du sol, des arbres. Soudain, à quelques pas de nous, une fourrure grise traverse le chemin à ras du sol en deux bonds. Le veneur qui nous accompagne saisit aussitôt sa trompe et sonne une musique qui se propage dans le sous-bois. Les aboiements s'accroissent, les sons de gorge humains s'amplifient et le timbre du cuivre qui reprend son message de quelques notes, me serre la gorge.

Sur les traces du lièvre, quelques secondes après sa fuite éperdue, dix ou quinze chiens, peut-être davantage, à grandes foulées, sautent le talus. On dirait une vague tricolore qui bondit et s'étire à vive allure dans une cacophonie impressionnante. Derrière les bêtes écumanes, excitées, l'homme court en lançant ses imprécations que comprennent ses chiens.

Par là ! Il faut couper le bois et se rendre vers la route pour éviter l'accident. Nous devons précéder les chiens ensorcelés par l'odeur du lièvre et les cris de leur maître. Nous atteignons le labour, et les clameurs s'éloignent. « Vite, dit-elle, il faut courir encore, c'est là-bas » ! Mais quelques notes traversent le large pavillon d'une trompe et elle s'immobilise, tend l'oreille. La plaine répand la musique, la forêt l'absorbe, de l'autre côté de la route, le ciel bas l'étouffe peu à peu. Mon amie baisse les bras, détend tout son corps et respire profondément avant de m'adresser un sourire victorieux : « C'est l'hallali ! »

Brigitte Lozerec'h



Curée chez M. et Mme Pellerin.

(Photo : S. Levoye)



« LA PETITE MEUTE »

Paroles de piqueux
par Jean-Marie de Rancourt
Musique de Gérard Julien

Amandine est une gourmandise
Et qui partout promène son émoi
Elle cherche en tous lieux la

[coquine

Une flèche à mettre en son

[carquois.

Pour cela :

Elle passe tout son temps dans

[les bois

Mais je crains fort

Que vain n'soit son effort

Car les épines de l'églantine

Et le bleu velouté de la prune

Sont des ennemis pour Amandine

Même l'écho se retourne contre

[elle

Il renvoie :

Le récri des chiens qui sur la voie

Iront sans mal

Forcer notre animal

Mais quelle joie pour la belle

[Amandine

Car les veneurs connaissant son

[émoi

Au soir ayant chacun sa badine

A offrir empliront le carquois

LA PETITE MEUTE

